



Maud
Tallesoni

Fernanda

*Le ciel est vert,
le ciel est bleu*

Maud Tallesoni

Fernanda

Le ciel est vert, le ciel est bleu

© Maud Tallesoni, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7860-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je me suis sauvée. J'ai été blessée quand j'ai compris que j'avais été maltraitée. Ensuite, j'ai su guérir.

Je me suis sauvée. Puis j'ai été blessée. Bizarrement, les cicatrices m'ont fait souffrir quand j'ai compris qu'elles étaient la conséquence de blessures. Des plaies non pas physiques, mais psychologiques. Avant cette révélation, je les subissais, je les oubliais, je les excusais. Je les cachais au monde et me les cachais aussi. C'était à la fois conscient et inconscient. L'anormalité était devenue la normalité.

Tout a changé quand ça s'est arrêté, quand j'ai eu le temps de comprendre que la maltraitance pouvait être aussi psychologique. Quand j'ai découvert que ça avait été de la violence. Une violence qui ne bleuit pas les paupières ni ne rougit la peau, qui est difficile à démasquer. D'ailleurs, même la victime ne l'identifie pas ainsi.

Je me suis reconstruite progressivement, en sachant la valeur de ma liberté retrouvée. J'ai mis à profit mes véritables qualités : résilience, courage, indépendance.

Faire confiance de nouveau a été difficile, accepter la douceur a été incroyable, rencontrer la normalité a été salvateur. Après m'être sauvée et libérée, j'ai vraiment guéri en trouvant et partageant un amour véritable.

Fernanda

PREMIÈRE PARTIE

Ce que Fernanda redoutait depuis plusieurs années risquait de se réaliser prochainement : elle allait devoir revoir son ex-mari, surtout lui reparler.

Elle avait entrepris un long chemin de guérison depuis sa séparation. Dix-neuf ans de mariage avaient permis d'élever Paul, son fils, mais cela avait été suffisamment long pour lui faire beaucoup de mal aussi.

Cela faisait trois ans qu'elle se reconstruisait. Trois ans de soulagement, de calme, de légèreté, mais aussi de tristesse et de déception de ne plus voir Paul que très rarement.

Aujourd'hui, elle savait qu'en partant, elle s'était sauvée. Mais elle ne l'avait pas mesuré tout de suite. Elle avait d'ailleurs mis du temps à en être pleinement consciente.

Consultation :

— Je vis seule depuis plus d'un an maintenant, et je me sens tout à fait bien. J'apprécie cette solitude. Finalement, j'en avais besoin.

— Je vous trouve en effet de plus en plus rayonnante Fernanda.

— C'est drôle ce que vous me dites là Docteur, car plusieurs personnes me l'ont dit aussi récemment. En fait, je n'ai pas été aussi heureuse depuis longtemps. Je mesure chaque jour ce à quoi j'ai échappé. Vous savez, il y a quelque chose de jouissif à avoir conscience de sa liberté. J'ai perdu assez de temps comme ça. Pendant dix-neuf ans, je me suis caché que je n'étais pas heureuse. Au contraire, j'ai tout fait pour m'en convaincre. C'est quand tout s'est arrêté que j'ai compris à quel point j'avais été enchaînée et manipulée... Et que j'ai compris que je ne l'aimais plus depuis bien longtemps.

(Silence)

C'est grâce à vous Docteur, qui m'avez dit le diagnostic et m'avez expliqué ce que j'avais subi. Brutalement, tout a pris sens.

— Vous avez fait du chemin depuis notre première rencontre en effet, et ça n'a pas été facile. Ça fait plaisir de voir comme vous allez de mieux en mieux

Fernanda.

— Merci ! Avant je pensais que tout ce qui dysfonctionnait dans mon couple était de ma faute. J’essayais de m’améliorer en essayant de répondre au moindre désir de mon ex-mari et souvent même en anticipant ses exigences. Je confondais faire des compromis avec l’excuser de tout, tout le temps. De toute façon, ça ne servait à rien, car ça n’allait jamais. Je ne faisais jamais bien. J’avais fini par ne plus savoir moi-même ce que je pensais, et par voir le monde à travers son prisme. Ce qui primait, c’était de se conformer à ses exigences et d’adapter mon comportement pour ne pas provoquer son mécontentement.

— Et pourquoi ?

— Pour avoir la tranquillité au fond. Sinon il me faisait une scène, comme j’appelais ses séances interminables de prétendues discussions, véritables séances de torture psychologique, où il m’expliquait comment et pourquoi telle problématique était encore de ma faute.

Le plus désagréable était la partie où je devais entendre l’analyse psychologique qu’il faisait de mon comportement. Il m’expliquait combien j’étais stupide, pourquoi je ne connaissais rien à l’existence, contrairement à lui qui avait vécu à la dure, qui avait connu la vie de galère d’un artiste fauché, comment je n’étais qu’une petite-bourgeoise naïve qui ne connaissait la vie qu’à travers ses bouquins. J’avais l’impression d’être une élève tancée par son professeur.

Quand je montrais des signes d’impatience à l’écoute de ses récriminations, j’avais droit à une psychanalyse sur le fait que je ne voulais pas entendre les vérités, que je ne savais pas me remettre en question, que j’étais dans mon monde à moi, coupée de la réalité. Quoi que je dise, c’était sans fin et sans issue. Un moyen d’arrêter ce tourment était de m’excuser, sinon il fallait attendre que la tempête passe.

Apprendre à ne pas montrer mon exaspération lors de ses scènes interminables a été l’une des choses les plus difficiles que j’ai apprises à faire. Pourtant ce n’est pas faute de m’être adaptée à beaucoup de situations ! Quand j’y suis parvenue, je passais le temps de ses monologues à imaginer que je jouais la comédie, comme les hommes statues qui ne bougent pas pendant de longues minutes avant de recevoir une pièce et de prendre une autre position.

— Au début vous lui avez tenu tête quand même ?

— Oui bien sûr. Je ressortais des prétendues discussions le cerveau complètement embrouillé. Je m’arrêtais parfois au milieu d’une phrase ne sachant plus le début de mon idée, ne sachant plus même de quoi je parlais. Je

ressentais alors une extrême fatigue, aussi bien psychique que physique. Sans compter qu'au début, lorsque je tentais d'argumenter, je me mettais rapidement à pleurer de colère et d'incompréhension. Ce qu'il disait me mettait littéralement en rage, tant ses propos étaient injustes et non conformes à la vérité. Il est impossible de discuter avec quelqu'un dont la base de raisonnement serait que le ciel est vert. C'est exactement ce que je ressentais pourtant : on ne voyait ni ne vivait la même réalité.

— Et comment cela finissait-il ?

— J'acceptais son point de vue, en me persuadant soit que le sien pouvait être vrai aussi, soit que le mien était effectivement erroné... Ou je laissais tomber. Les disputes se finissaient souvent par mon abandon par épuisement, impuissance et culpabilité. Je disais alors ce qu'il voulait entendre, voire je m'excusais pour je ne sais quoi. Il m'est arrivé, surtout au début, de rentrer dans des états pas possibles. Je me suis vue hurler comme une furie. Mais ces réactions, cet état, ce n'était pas moi.

— En effet je vous connais plutôt calme et douce.

— Je me fais dorénavant un point d'honneur à ne plus m'énerver, m'agacer, m'impatienter. Cela me rappelle trop mon ex-mari, ma vie d'avant, et ça m'est insupportable. C'est une attitude qui me dégoûte tellement que je ne veux plus l'envisager, ni venant de moi, ni venant des autres.

— Je sais Fernanda, vous me l'avez déjà dit plusieurs fois. Cela vous rappelle le comportement de Grégory. Cependant, au début, c'était une façon de vous rebeller.

(Silence)

— Une mauvaise façon... Je me mettais en colère par impuissance et incompréhension. Or j'ai vite compris que cela lui donnait des cartouches pour les scènes suivantes, quand il ne manquait pas de dresser mon portrait psychologique peu reluisant, avec preuve à l'appui : je ne maîtrisais pas mes nerfs, car je n'étais pas capable ni d'admettre la vérité, ni de me remettre en question. Il répétait sans cesse que ce n'était pas la peine d'avoir fait de si longues études que les miennes pour ne pas être capable de comprendre les mots qu'il employait.

Et puis cette furie hystérique, ce n'était pas du tout moi, je n'étais jamais entrée dans de telles crises de colère auparavant. Je ne me reconnaissais pas et je ne m'aimais pas comme ça.

— Grégory se nourrit du conflit et la joute verbale est son jeu favori car il maîtrise parfaitement l'exercice. Peu importe la vérité, son unique but est d'avoir

raison.

— Exactement ! Et il obtenait sa victoire par KO. Pour faire cesser la séance de récriminations, je préférais m'excuser même si je ne savais pas toujours de quoi, et mettre un terme à cette torture psychologique. Cela me faisait ressentir une sorte de honte diffuse. Je pense que c'est comme ça qu'il a réussi à obtenir ce que j'appelle maintenant *ma servitude volontaire*. Peu à peu, j'ai capitulé pour éviter les conflits et avoir le calme. Avec le temps, accepter tout de suite sans discuter, et encore mieux anticiper, m'a permis d'éviter quelques scènes. Je pensais même que cette technique était la bonne pour améliorer l'entente dans mon couple, pour éviter les conflits. En fait, elle a contribué à m'enfermer dans son emprise. Progressivement, je me suis mise à douter, et à penser qu'il avait peut-être raison à propos de mon comportement : j'étais casse-pieds, rabat-joie, pas intéressante, égoïste, dirigiste.

— Vous étiez le mauvais objet du foyer...

— C'est exactement ça. Moi je n'avais pas d'excuse, quand lui avait toujours de bonnes raisons.

(Silence)

Il avait toujours de bonnes raisons de ne rien faire, de ne participer à rien. Et moi je me convainquais plus ou moins difficilement que l'anormalité pouvait être une variante de la normalité.

Il avait voulu qu'on s'installe à La Rochelle et que je quitte Paris : c'était à cause de moi qu'on ne sortait pas souvent car je ne savais pas me faire des amis. Je devais faire le ménage, les repas, les courses alors que je travaillais et lui non : c'était normal, je n'étais jamais satisfaite quand quelqu'un d'autre faisait les tâches ménagères à ma place, car je voulais toujours tout faire moi-même. Je ne savais pas déléguer et voulais tout contrôler. Il ne participait à aucune charge du foyer : c'était normal, moi je gagnais très bien ma vie comme chef d'entreprise alors que lui vivotait, mais au moins il ne vendait pas son âme d'artiste au système capitaliste dont j'étais l'illustration. J'emmenais Paul à ses différentes activités et en particulier à ses cours de voile : c'était normal, c'est moi qui avais voulu l'y inscrire, donc je devais assumer. Et tout était toujours justifié comme ça.

J'avais même fini par ne plus comprendre certains raisonnements ou certaines de ses recommandations. Ce qui m'importait à la fin était de savoir quel aménagement de vie quotidienne cela allait me coûter.

Parfois il dérogeait à ses propres exigences. Je faisais alors mine de m'en étonner, prudemment et avec le ton le plus naïf possible. Je savais que ce genre

de remarque risquait de déclencher ses foudres, mais je ne pouvais pas m'en empêcher, je ressentais alors comme une envie de vengeance à pouvoir le mettre devant ses contradictions. Pourtant sa réponse, je la connaissais à l'avance : je ne savais pas mettre de la souplesse dans mon attitude, son comportement était exceptionnel, il avait une bonne raison car il s'était adapté à une situation. Mais mes exceptions et mes adaptations à moi n'étaient jamais acceptables contrairement aux siennes.

— Et votre fils dans tout ça ?

— Je pense qu'étant le mauvais objet de la maison, il a appris à me voir comme cela depuis tout petit. Et plus il a grandi, plus cela a empiré. J'avais mal d'entendre dans sa bouche des remarques désagréables ou des moqueries avec les mêmes mots qu'employait son père. Et cela ne s'est pas arrangé avec le temps.

Quand Paul était petit et qu'il faisait une bêtise, je m'agaçais facilement. En fait, je craignais les interventions de Greg. Je savais qu'au bout de quelques minutes, quand il se mettait en colère contre Paul, on arriverait fatalement sur le terrain de mon incapacité à éduquer notre fils, à prendre en compte les conseils que Greg ne manquait jamais de me donner en matière d'éducation. Quand je disputais Paul, Greg intervenait régulièrement non pas pour me soutenir, mais pour me reprendre devant mon fils.

À l'adolescence, Paul s'est mis à me parler de plus en plus mal. Il entrait dans des colères spectaculaires. Je finissais par craindre un mauvais geste de sa part à mon encontre, ce qui aurait été irréparable...

(Silence)

— Comme quand il vous a giflée, que vous êtes tombée et que vous vous êtes fracturé le bras.

(Silence prolongé)

— Je m'en veux de l'avoir laissé vivre chez son père, de ne pas l'avoir sauvé lui aussi. Je n'avais pas réalisé à l'époque tout le mal que Greg m'avait fait, tout le mal qu'il pouvait faire. Je ne l'ai su qu'après, quand vous m'avez expliqué la personnalité de Greg. Si j'avais su...

— Ne faut-il pas que Paul comprenne les choses par lui-même ?

— Probablement. D'ailleurs il n'est pas resté longtemps chez son père. Il a mis les voiles au propre comme au figuré neuf mois après notre séparation ! Moi il m'a fallu dix-neuf ans, et sans la découverte de l'adultère, je n'aurais probablement pas encore ouvert les yeux.

(Rire)

Je sais bien que si Paul était venu vivre avec moi, le quotidien aurait continué, je n'aurais pas totalement été libérée et notre mauvaise relation aurait continué.

— Votre libération n'aurait malheureusement pas été complète en effet Fernanda, et donc votre guérison non plus. Vous seriez restée indirectement sous le joug de Greg en restant sous le joug de Paul.

— Je le sais parfaitement, mais cela m'attriste. Je dois avouer cependant que depuis la gifle, j'ai toujours une certaine appréhension quand je suis seule avec mon fils. C'est une sensation un peu désagréable...

(Silence)

J'avoue que je lui en veux de m'avoir autant délaissée et finalement, je me demande s'il n'a jamais su m'aimer.

— Ce n'est pas à votre fils qu'il faut en vouloir Fernanda, mais à votre ex-mari.

— Je sais bien. Pourtant c'est finalement Paul qui m'a fait le plus souffrir ces dernières années. Quand vous m'avez expliqué pour Greg et que j'ai compris son fonctionnement, ou plutôt d'ailleurs son dysfonctionnement, je n'ai éprouvé pour lui que mépris et indifférence. Mais Paul lui est mon fils. Il m'a beaucoup déçu, et j'ai un sentiment d'immense gâchis.

— Grégory manie parfaitement la manipulation, il n'a pas besoin d'être violent physiquement. Votre fils n'est pas aussi expert et tant mieux. Il a eu besoin d'avoir recours à la violence physique. C'est une explication Fernanda, pas une excuse, ne vous méprenez pas. Il n'a pas su comment exprimer sa colère, pas plus qu'il ne sait exprimer son amour.

— C'est vrai qu'il m'a toujours paru couvrir une colère dont je n'identifiais pas la raison. C'est un enfant qui ne parle pas beaucoup.

— Vous savez, inconsciemment, les enfants comprennent quand quelque chose dysfonctionne dans leur famille, et particulièrement chez leurs parents.

— Probablement... oui... sûrement. Maintenant que vous le dites, d'aussi loin que je me rappelle, je n'ai jamais eu le sentiment qu'on formait une *famille*. Par exemple, personne chez moi ne me demandait simplement comment s'était passée ma journée quand je rentrais le soir. Sur le moment, j'étais un peu déçue, mais je passais rapidement à autre chose. En fait, c'est moi qui demandais à Paul et à Greg comment s'était passée leur journée, et j'avais alors l'illusion d'un dialogue familial normal. Maintenant que j'y repense, j'étais triste de cette indifférence.

(Silence)

Quand je vois de jeunes parents promener ensemble le landau de leur bébé, je